

Actes du colloque VALS-ASLA "Processus de différenciation: des pratiques langagières à leur interprétation sociale", Genève, 20-22 janvier 2016

Introduction

Daniel ELMIGER

Université de Genève
Département de langue et littérature allemandes
Bd des Philosophes 12, 1205 Genève, Suisse
daniel.elmiger@unige.ch

Isabelle RACINE & Françoise ZAY

Université de Genève
École de langue et de civilisation françaises
5, rue de Candolle, 1211 Genève 4, Suisse
isabelle.racine@unige.ch, francoise.zay@unige.ch

La linguistique que nous appelons "appliquée", aujourd'hui, s'est développée durant le XXe siècle et peut donc être considérée comme relativement jeune encore. Néanmoins, elle est déjà très diversifiée et il est désormais difficile de la cerner concrètement: on a essayé de le faire à d'autres occasions et il n'est ni nécessaire ni possible de mettre de l'ordre dans un domaine qui puise son intérêt, entre autres, dans la richesse des approches, des points de vue et des terrains, car s'il y a un point commun, c'est bien celui-ci: la linguistique appliquée s'occupe de la langue dans des contextes réels; tantôt en observant quasi à la loupe les interactions telles qu'elles s'énoncent dans des configurations complexes, tantôt en prenant de la distance par rapport aux faits langagiers premiers – afin de mieux tenir compte des environnements sociaux, politiques, économiques, etc.

S'il est certes difficile de savoir où la linguistique appliquée aux faits langagiers concrets s'arrête et où commencent les recherches plus générales sur le langage, le social, le psychologique, l'intérêt commun que l'on peut constater est celui de la remise en question des catégories utilisées dans les travaux de recherche: en linguistique appliquée, on se trouve face à des faits langagiers socialement, interactionnellement situés; ainsi, il faut non seulement se méfier de l'outil de description (le langage), mais aussi des catégories utilisées pour la description de ces faits, car les critères de différenciation se superposent souvent – ou se trouvent en opposition – à des systèmes d'explication

préexistants, qu'il ne s'agit ni d'ignorer ni de prendre pour ce qu'ils sont: des différenciations présentes dans le terrain qui façonnent le langage autant que les faits langagiers les influencent.

Nous reprenons ici le texte de présentation du colloque dont sont issus les travaux réunis dans ces numéros spéciaux: "[s]i l'hétérogénéité est inhérente à l'usage des langues naturelles, les différences observées dans les pratiques langagières ne participent à la différenciation sociale que lorsqu'elles sont identifiées (plus ou moins consciemment) et interprétées, c'est-à-dire passées par divers filtres. Ainsi, en fonction des représentations qu'ont les locuteurs des groupes sociaux, certaines pratiques langagières peuvent être érigées en symboles, tandis que d'autres seront transformées ou simplement ignorées. Cependant, la signification sociale d'une pratique langagière n'est pas liée de façon stable à un groupe social en particulier: son inscription dans un réseau d'équivalences et d'oppositions dépend de la configuration sociolinguistique d'une interaction verbale. Comme résultat, des marques linguistiques peuvent être redéployées au sein de nouvelles configurations pour signaler de nouvelles frontières sociales. Les positionnements des individus ne sont toutefois pas le fruit de leur seul bon vouloir. Le processus de différenciation implique, en effet, une interaction entre les attributions externes et la volonté d'un groupe de se distinguer des autres dans un espace social."

L'objectif du colloque bisannuel de l'ASLA, qui s'est tenu du 20 au 22 janvier 2016 à l'Université de Genève, était d'examiner le rôle joué par les pratiques langagières dans la construction de frontières (ethniques, géographiques, etc.) dans différents espaces sociaux (enseignement, marché du travail, discours politique, etc.). Ce colloque s'est également intéressé aux divers enjeux du processus de différenciation, dans la mesure où l'activité même de création de frontières – de par sa portée à la fois inclusive et exclusive – met en jeu la légitimité de certaines appartenances sociales.

Les communications du colloque de Genève se sont inscrites dans les cinq axes suivants:

1. Différenciation dans l'usage: de quelle manière l'appartenance à un ou des groupes est-elle marquée dans l'usage?
2. Différenciation, représentations et idéologies: comment les pratiques langagières sont-elles interprétées?
3. Différenciation dans la perception: quels sont les mécanismes, processus et marques qui permettent d'identifier un sujet parlant?
4. Différenciation et pratiques professionnelles: quels sont les enjeux des processus de différenciation dans les espaces professionnels?
5. Différenciation et éducation: comment la différence est-elle prise en compte en éducation?

Les actes du colloque, réunis dans deux volumes de numéros spéciaux du Bulletin VALS/ASLA, ne suivent pas ces cinq axes, mais une autre logique. Dans un premier tome sont réunis des travaux explorant la différenciation dans de nombreux contextes sociolinguistiquement intéressants, que ce soient les discours institutionnels ou les pratiques professionnelles, l'exploration de la variation diatopique, diaphasique ou diastratique ou l'étude de diverses productions écrites situées. Il s'agit pour une bonne part de travaux et d'approches qui témoignent de la proximité entre linguistique appliquée et sociolinguistique, que ce soit par rapport aux contextes, à la méthodologie ou, plus généralement, à l'intérêt porté sur l'insertion sociale des langues et des usages langagiers.

Dans le second tome, nous avons réuni des considérations plus concrètement liées au contexte scolaire, qui est un terrain particulièrement exploré dans la linguistique appliquée dès sa naissance. On y trouve des travaux qui examinent divers contextes scolaires et différentes configurations d'enseignement, notamment l'enseignement immersif des langues. Mais les articles dans ce volume s'intéressent aussi aux pratiques orales en classe, aux représentations en lien avec le monde scolaire et à la différenciation didactique, c'est-à-dire à la prise en compte, dans l'enseignement/apprentissage, de l'hétérogénéité présente dans les salles de classe.

Tome 1

Dans la première contribution du tome 1, qui se base sur la conférence plénière de Jürgen Erfurt (Goethe-Universität Frankfurt am Main), le thème de la plurilittératie, c'est-à-dire les pratiques écrites en plusieurs langues (et parfois en plusieurs systèmes d'écriture) est développé et illustré à l'aide de deux exemples, au Canada et dans la République de Moldavie. L'auteur fournit ainsi un regard nouveau sur les études sur le plurilinguisme, qui ont longtemps privilégié les recherches sur les pratiques plurilingues orales.

Les deux contributions suivantes se penchent sur les implications, au niveau de la diversité linguistique, des choix effectués en matière d'enseignement des langues. Dans la première, Zorana Sokolowska (Université de Strasbourg et Université de Fribourg) revient sur l'élaboration, en 1968, de la Résolution (69) 2 *Programme intensifié d'enseignement des langues vivantes pour l'Europe*. En se basant sur ce texte, elle examine en quoi l'idéologie de la diversité linguistique en tant que ressource pour la réalisation de l'union des États européens est à l'origine d'une différenciation linguistique et quelles conséquences en découlent. Dans la deuxième contribution, Curtis Gautschi et Patrick Studer (Zürich University of Applied Sciences) s'intéressent aux implications de la politique linguistique du Conseil de l'Europe sur un terrain précis, celui des universités et hautes écoles suisses. L'introduction de programmes d'études en anglais – *English-medium instruction (EMI) study*

programs – joue un rôle clé dans la stratégie d'internationalisation mise en place par ces institutions. Ce choix ne se révèle pourtant pas anodin et l'étude effectuée par les auteurs, au sein de la ZHAW (Zürcher Hochschule für Angewandte Wissenschaften) sur les attitudes des étudiants vis-à-vis de l'anglais et de l'enseignement en anglais ainsi que de l'impact de celui-ci dans leurs choix de carrière, apporte de nouvelles données dans le débat de la politique linguistique suisse.

La différenciation est ensuite abordée par le biais de deux types de variations, diatopique (3 contributions) puis socio-stylistique (2 contributions). Sur le plan diatopique tout d'abord, Britta Schneider (Freie Universität Berlin) nous emmène au Belize, où elle s'intéresse, sur la base de données conversationnelles recueillies dans un village, à la conceptualisation de la notion de frontière entre créole et anglais ainsi qu'aux implications sociales liées au fait de s'exprimer dans l'une ou l'autre langue ou, en d'autres termes, à la manière dont le lien entre langage et ethnicité émerge et évolue dans le contexte actuel de la mondialisation. Le terrain suivant se situe également dans un village, mais en Calabre, dans le sud de l'Italie. Dans ce contexte, Alice Idone (Université de Zurich) se penche également sur la notion de frontière non plus entre deux langues, mais entre deux dialectes. S'appuyant à la fois sur des données conversationnelles, sur un questionnaire et sur un test de reconnaissance, elle montre comment un processus de diversification s'est mis en place, motivé par des dynamiques identitaires différentes dans les deux principales communautés du village. C'est à la diversité des accents dans la francophonie que s'intéresse la communication suivante. Philippe Boula de Mareüil (LIMSI, CNRS, Université Paris-Sarclay), Yves Scherer et Jean-Philippe Goldman (Université de Genève) examinent la perception de différents accents en français à travers une expérience de reconnaissance. Leurs résultats semblent montrer que les auditeurs identifient les accents en effectuant une division assez nette entre le nord et le sud pour le français européen, et des distinctions secondaires entre France, Suisse et Belgique. Certains éléments de variation dans le système vocalique du français sont ensuite soumis à des participants francophones européens et les résultats permettent aux auteurs de cartographier la prononciation du français en représentant, pour chacun des traits testés, les aires distributionnelles.

Le langage des jeunes issus de l'immigration est au centre des deux contributions suivantes. Dans la première, Stefan Schmid (Université de Zurich) s'intéresse aux nouvelles pratiques langagières de ce groupe en Suisse alémanique. L'auteur montre que le processus de diversification linguistique en cours s'ancre dans le modèle des ethnolectes (Auer 2002), qui distingue ethnolecte primaire – le langage des jeunes issus de l'immigration –, secondaire – la parodie qui en est faite dans les médias – et tertiaire: le bricolage linguistique par des jeunes autochtones. Violaine Bigot (Université Sorbonne

Nouvelle) et Nadja Maillard-de la Corte Gomez (Université d'Angers) explorent chez ce même groupe de population la différenciation socio-stylistique par le biais des chroniques, récits autobiographiques de l'entrée dans la vie adulte, qui sont apparus sur les réseaux sociaux il y a une dizaine d'années. Les auteures examinent comment les personnages s'y identifient et s'y différencient et quel(s) rôle(s) ces processus jouent au niveau des frontières inter-groupes et de la construction identitaire de leurs jeunes auteurs, souvent issus de l'immigration.

Dans le volet suivant, les quatre contributions s'intéressent à la question de la différenciation dans les pratiques professionnelles. Laurent Filliettaz (Université de Genève) examine le rôle des tuteurs dans la formation des éducateurs de l'enfance. À travers une analyse des interactions verbales en contexte, l'auteur montre comment les tuteurs parviennent à aménager des opportunités de formation au sein même des activités éducatives dans lesquelles ils sont engagés, ce qui permet d'apporter un éclairage nouveau sur l'activité des tuteurs et ses spécificités. Le terrain suivant se situe dans un hypermarché français, où Yves Lacascade (Université de Lille), Claudine Moise (Université Grenoble Alpes) et Catherine Selimanovski (Université de Montpellier) interrogent la notion de convivialité, à travers l'analyse de deux entretiens, l'un avec une cliente régulière, étrangère en situation précaire, et l'autre avec l'agent de sécurité de l'établissement. Les deux dernières contributions de ce volet s'intéressent à la notion de part langagière du travail (Boutet 2001). Ce sont d'abord les pratiques langagières multilingues d'un site industriel minier en Nouvelle-Calédonie qui sont examinées par le biais d'une étude ethnographique. Anne Morel-Lab (Université de Nouvelle-Calédonie) s'intéresse en effet au choix de langue ainsi qu'aux rapports entre les deux langues internationales (anglais et français) et la large palette de langues locales parlées par les employés du chantier. L'auteure montre que la division sociolinguistique au travail à laquelle sont soumis les salariés les conduit à développer une forme de nomadisme linguistique. Ces pratiques langagières sont ensuite examinées dans le domaine de la formation aux métiers de service en hôtellerie-restauration en France. Céline Alcade-Lebrun (Université Lyon 2) souligne l'invisibilité des compétences interactionnelles complexes indispensables à l'apprentissage des gestes techniques, invisibilité qui a des conséquences socioprofessionnelles, éducatives et économiques importantes puisqu'elle conduit à une dévalorisation de ces professions.

Si jusque-là, nous nous sommes intéressés essentiellement aux pratiques orales, ce tour d'horizon se termine par deux contributions qui se penchent sur la différenciation dans les écrits. Dans la première, Mikaela Petkova-Kessanlis (Université de Sofia) s'intéresse aux changements de style comme indicateur d'une différenciation sociale. Sur la base de l'examen de textes de type *Einführung* (en l'occurrence des introductions à la linguistique), elle observe des

changements de style opérés par les auteurs dans le but de développer une relation particulière, de proximité avec les étudiants, lecteurs privilégiés de ce type de textes. Ces changements servent donc d'indicateurs quant au choix du lectorat et permettent de marquer une différenciation sociale. Dans la dernière contribution, Alessandra Alghisi, Daniel Elmiger, Eva Schaeffer-Lacroix et Verena Tunger (Université de Genève) s'intéressent à la politique linguistique et aux usages de la langue dans le langage administratif suisse et plus spécifiquement à la manière dont s'exprime l'égalité des sexes en fonction des contextes. Cette question est examinée à travers la constitution d'un corpus constitué des textes publiés depuis 1849 dans la *Feuille Fédérale*. Dans cette contribution, les auteurs présentent les résultats de l'analyse des textes en allemand. Les résultats montrent que, si les normes linguistiques sont globalement appliquées, les pratiques se révèlent, dans les faits, hétérogènes, influencées par une multitude de facteurs.

Tome 2

Le second tome s'ouvre sur le texte issu de la conférence plénière de Silvana Ferreri (Università degli Studi della Tuscia, Viterbo). Il traite de la manière dont les différences sociales, linguistiques et culturelles ont été prises en compte, à travers le temps et des contextes institutionnels variés, par le système scolaire italien. En fait, il s'agit de facteurs d'hétérogénéité qui sont plus que jamais d'actualité non seulement en Italie, mais dans de nombreux contextes européens, aujourd'hui, qui doivent faire face aux enjeux liés à la migration et aux inégalités de toutes sortes.

Suivent trois contributions qui explorent le contexte scolaire plurilingue suisse: Roberto Paternostro (Université de Genève) s'intéresse à la place du français et à son enseignement en Suisse italienne, qui révèle l'existence d'un décalage marqué entre la référence traditionnelle au français hexagonal ou international et les besoins des jeunes, tournés vers la Romandie. En analysant six entretiens menés auprès d'acteurs de cet enseignement au Tessin, il souligne à quel point le contexte plurilinguistique complexe de la Suisse rend poreuse la distinction entre langue "étrangère" et langue "seconde" et insiste sur la nécessité d'une didactique axée sur les aspects variationnels et sur le contexte romand, en lien avec la culture francophone globale. C'est également sur la base d'entretiens avec des enseignants qu'Audrey Bonvin (Université de Fribourg) et Lisa Singh (IRDP, Neuchâtel) évaluent les pratiques effectives de différenciation dans l'enseignement – nouveau – de l'anglais en classe primaire en Suisse, en mettant en évidence le rôle joué par les moyens d'enseignement mis à disposition. Les auteures n'éluent cependant pas les questions soulevées par la différenciation selon les niveaux, celle en particulier du maintien voire de l'augmentation de l'hétérogénéité entre les élèves. C'est justement du côté des élèves (suisse alémaniques, en fin de cycle primaire et

début du secondaire) que se sont tournées Sandra Tinner et Christine Le Pape Racine (Pädagogische Hochschule Nordwestschweiz) pour rendre compte de leurs représentations des langues étrangères apprises à l'école (français, anglais) et de leur vécu dans ces apprentissages. Le dépouillement des questionnaires adressés à ces élèves permet aux auteures de souligner l'interaction entre caractéristiques sociolinguistiques individuelles et facteurs positifs relevant d'une didactique du plurilinguisme.

Les cinq contributions suivantes ciblent encore l'enseignement, enseignement bilingue pour les trois premières et enseignement du FLE pour la quatrième: Ibon Manterola et Margareta Almgren (Université du Pays Basque) se penchent sur deux populations d'élèves scolarisés en basque (L1 et L2). Leur analyse fine de divers aspects textuels et grammaticaux de productions narratives orales montre entre autres que pour les élèves de basque L2, c'est le choix de l'école immersive qui semble capable de garantir l'apprentissage dans un contexte sociolinguistique peu favorable. Anemone Geiger-Jaillet (Université de Strasbourg) et Kristel Ross (Pädagogische Hochschule Nordwestschweiz) examinent pour leur part des conversations entre enfants en contexte préscolaire, dans des filières immersives en français et allemand L2 à Bienne et Strasbourg. Elles mettent en évidence l'emploi de vraies stratégies de communication exploitant différents types de code-switching. Envisagées de façon positive, ces alternances de langue peuvent, selon les auteures, être mobilisées pour favoriser l'autonomie dans l'apprentissage. Les alternances codiques retiennent également l'attention d'Anne Grobet et Ivana Vuksanovic (Université de Genève), dans une perspective différente cependant: les données interactionnelles recueillies dans des classes bilingues poussent les auteures à réinterroger les éventuels problèmes d'opacité référentielle liés à l'emploi d'une L2. Les trois séquences qu'elles analysent leur permettent d'illustrer trois types de gestion des contenus, disciplinaires et langagiers, et de conclure sur la nécessité d'une didactisation des alternances codiques, si l'on veut favoriser – et non retarder – l'acquisition des savoirs disciplinaires.

Catherine David (Université Grenoble Alpes) part d'une expérience d'enseignement dans une classe de FLE multilingue et multiculturelle qui rassemble des apprenants allant de A1 à C1 (selon le CECRL). L'hétérogénéité de niveaux est bien sûr une invitation à explorer diverses stratégies d'enseignement par groupes dans une démarche globale de différenciation et de variation. Mais l'auteure pousse aussi d'un côté à valoriser l'interculturel dans des activités concernant la classe entière, d'un autre à valoriser les langues maternelles dans des regroupements par nationalités, favorisant des démarches comparatistes et des stratégies d'intercompréhension proches de celles qui caractérisent l'enseignement bilingue. Katrin Hee (Universität zu Köln), étudie les processus liés à l'oralité dans divers types d'interaction scolaire, notamment le travail par groupes ou en plénum: dans quelle mesure

sont-ils susceptibles de contribuer à l'élaboration de la scripturalité conceptuelle (Koch & Oesterreicher 1986) chez les élèves? À l'aide de données de la 5e et 11e années (début et fin de l'enseignement gymnasial allemand), elle esquisse la complexité inhérente à l'acquisition et l'utilisation de ce type de structures dans le contexte scolaire.

La contribution d'Hugues Péters (University of New South Wales, Sydney) ouvre un nouveau volet plus spécifiquement axé sur l'analyse fine de certaines caractéristiques des corpus d'apprenants et de leurs implications didactiques. Péters étudie ainsi les comportements de reprises discursives (répétitions, autocorrections et faux-départs) de trois apprenants de FLE jamaïcains, dans des conversations extraites d'un corpus longitudinal. Selon l'auteur, l'évaluation de la maîtrise langagière ne passe bien entendu pas par l'absence de telles reprises, mais par une diminution des corrections concernant la morpho-syntaxe au profit de celles liées à la recherche et à la précision lexicale, ainsi que par une gestion des difficultés qui minimise l'attention que leur portent les interlocuteurs. C'est à un corpus d'argumentation orale entre enfants de 7 à 12 ans que s'intéressent Judith Kreuz (Pädagogische Hochschule Zug) Vera Mundwiler et Martin Luginbühl (Universität Basel). Les chercheurs observent comment les enfants, placés dans des groupes de quatre, adaptent leurs stratégies persuasives et leurs ressources (verbales et para-verbales) aux différences de situations. Ils mettent surtout en évidence le rôle que joue l'organisation sociale interne au groupe et l'identité assumée – ou les identités assumées de façon flexible – au cours de l'interaction dans l'acceptation ou le rejet des arguments.

La contribution de Galina Boubnova (Université d'État de Moscou Lomonossov) fait écho à celle d'Hugues Péters, non sur le plan des données examinées, mais parce qu'elle considère que les seuls supports pour un enseignement de l'oral efficace sont ceux qui se dégagent de l'écrit et qui proposent l'écoute de corpus oraux "authentiques", didactisés grâce à une transcription qui rend compte des phénomènes prosodiques et des marqueurs d'hésitation. L'auteure insiste sur le fait que l'enseignement ne peut faire abstraction des difficultés d'encodage propres à l'oral et qu'il s'agit d'en faire appréhender la bonne gestion par les apprenants. Nous revenons aux corpus d'apprenants et à la perspective longitudinale avec la contribution de Mylène Harnois-Delpiano (Université Grenoble Alpes), qui s'intéresse à l'appropriation de la liaison variable en français tant par des enfants natifs que par des apprenants non natifs. La comparaison des deux populations (apprenants coréens adultes vs enfants L1) est assurée par une méthode innovante d'appariements intergroupes. Les résultats, tant en perception qu'en production, invitent à s'intéresser à l'enseignement de la liaison variable en combinaison à d'autres marqueurs de registre, morpho-syntaxiques ou lexicaux.

C'est à la question des appartenances et des constructions identitaires que s'intéresse Alexia Panagiotounakos (Université de Genève) dans le contexte de l'enseignement de l'histoire, plus particulièrement sur le thème de l'histoire de l'immigration. Par le biais de l'analyse des interactions en classe, l'auteure met en évidence les processus énonciatifs liés à l'apprentissage disciplinaire d'une part, ceux relevant de mécanismes d'identification à des groupes sociaux d'autre part. Elle soulève la difficile question de la confusion entre appartenance nationale et statut d'immigré, entre nationalité et citoyenneté, qui fige les identités "étrangères" dans la non-intégration. En exploitant un corpus de 70 récits autonarratifs (formes de biographies langagières) d'étudiants polonais dont le sujet était "Mon savoir-être dans l'apprentissage des langues étrangères", Maciej Smuk (Université de Varsovie) rend compte entre autres du sentiment de décalage exprimé par les étudiants entre leur autoperception positive et la perception négative qu'ils prêtent aux enseignants en ce qui concerne leur statut et leurs compétences, dichotomie qu'une démarche pédagogique adéquate devrait s'efforcer de neutraliser. La pertinence de la démarche biographique réflexive est également au cœur de la contribution d'Anne-Christel Zeiter et Alain Ausoni (Université de Lausanne), qui prennent en compte les données autobiographiques issues d'un entretien personnel – Blaško – et celles issues de l'œuvre "translingue" de Katalin Molnár, d'origine hongroise. Les auteurs revisitent, à la suite de Busch (2015), la notion de répertoire langagier et le rôle que jouent dans sa construction dynamique les idéologies langagières, les trajectoires personnelles et les discours que les locuteurs tiennent sur leur appropriation de la langue. Ils soulignent l'intérêt de tels textes dans l'enseignement des langues, aussi bien pour initier des tâches de production chez les apprenants que pour faire réfléchir les enseignants sur la place que le français oral "réel" occupe dans les méthodes d'enseignement.

Les deux dernières contributions se focalisent sur la formation des enseignants en langues: s'intéressant à la transmission des savoirs, Marielle Causa (Université Paris 3, Université de Bordeaux) et Stéphanie Galligani (Université Grenoble Alpes) examinent les actes définitoires de la notion de "langue maternelle" et leur évolution chez des étudiants en master FLE. En s'appuyant sur la notion de "simplexité" (Berthoz 2009), les auteures éclairent les processus de traitement et d'appropriation des savoirs enseignés, à la croisée de la théorie, de la pratique, de l'expérience personnelle et de l'expérience professionnelle. Chloé Faucompré (Pädagogische Hochschule Freiburg) et Julia Putsche (Université de Strasbourg) s'intéressent quant à elles à la prise en compte du contexte particulier d'une région frontalière (celle du Rhin Supérieur, entre Strasbourg et Fribourg-en-Brisgau) pour envisager avec leurs étudiants la possibilité de mettre en place une didactique des langues transfrontalière. Les questionnaires distribués au début et à la fin de l'enseignement révèlent bien la nécessité de travailler les représentations et

croyances des futurs enseignants en ce qui concerne les notions d'identité et de frontière, démarche réflexive qui peut aboutir à une meilleure prise de conscience des enjeux didactiques qui s'offrent à eux.

Remerciements

Le comité d'édition des actes tient à remercier, pour leur soutien, la Société Académique de Genève, l'Académie suisse des sciences humaines et sociales (ASSH), le Fonds national suisse de la recherche scientifique (SNF) et les facultés de l'Université de Genève impliquées: la Faculté des lettres, la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation ainsi que l'Institut universitaire de formation des enseignant·e·s.